

tête plus séducteurs. Une joie friande colatait dans ses yeux. Il semblait lui dire : " Enfin, belle colombe, vous voilà donc de retour au pigeonnier ! "

Pendant près d'une heure, Imbert fut oublié, bien que présent, et M. d'Argenson ne lui donna point l'occasion de placer une parole. Il était si peu de chose que ce grand seigneur ne songea point une minute qu'il pût être encore utile à mademoiselle de Fulda.

Aussi quelle fut son émotion lorsque l'aimable magistrat, qui substituait si volontiers son protectorat au sien, demanda à la jeune fille où elle comptait habiter et s'il lui convenait de rentrer chez son oncle.

— Bien qu'on en ait dit, mademoiselle, je suis convaincu que M. de Fulda sera très heureux de vous revoir.

— Il m'est permis d'en douter, monsieur le comte, répondit Emmeline. Je dois revoir M. de Fulda, mais je ne puis désormais habiter chez lui. Je vous dirai même que la seule idée d'une entrevue avec M. de Fulda me cause une sorte d'effroi.

— Eh bien, mademoiselle, reprit M. d'Argenson, si je puis en cela vous être agréable, je suis prêt à vous accompagner dans cette entrevue indispensable.

— J'accepte volontiers, monsieur le comte, dit la jeune fille avec vivacité, en oubliant Imbert. Votre appui me sera précieux ; mon oncle, je puis vous l'affirmer, n'a jamais été bienveillant à mon égard.

— Mais, si vous ne descendez point chez lui, mademoiselle, où comptez-vous habiter provisoirement ?

— N'importe où, j'avoue ne pas y avoir encore réfléchi.

— Ne pourriez-vous rentrer au couvent ?

— Pendant quelques jours, monsieur, j'aurai besoin d'une grande indépendance, je pressens des difficultés : M. de Fulda a été mis en possession des biens de sa nièce défunte ; il ne s'en dessaisira pas volontiers. J'aurai sans doute de nombreuses démarches à faire. Mais, monsieur, puisque je puis compter non seulement sur votre appui, comme magistrat, mais encore sur votre obligeance, je vous prierai de m'accompagner dès aujourd'hui chez M. de Fulda ; j'ai besoin, en attendant un règlement définitif, de quelques provisions qu'il ne peut me refuser.

— Je suis prêt, mademoiselle, à vous conduire chez monsieur votre oncle.

Se souvenant alors de la présence de son secrétaire :

— Imbert, dit M. d'Argenson, veuillez dire que l'on attelle. Le secrétaire sortit.

— C'est à ce monsieur, dit Emmeline, que je dois la vie. Monsieur le comte ne saurait croire avec quelle honte et quel courage M. Imbert s'est employé à mon salut.

— Je sais... je sais, fit sèchement le lieutenant de police. Il a fait son devoir.

Puis, avec l'intention évidente de l'abaisser, il ajouta :

— Il a droit à une gratification, bien que son zèle ait parfois dépassé les bornes dans une affaire si délicate. C'est un honnête garçon et un bon employé.

— Je ne doute pas de son zèle comme employé, cependant je dois le considérer comme un ami.

Quelques instants plus tard, Emmeline monta en voiture et se rendit avec M. d'Argenson à l'hôtel de Fulda.

Nous ne nous arrêterons pas à dépeindre la stupéfaction du suisse et des gens de la maison à la vue de celle dont ils portaient encore le deuil. Seule, la vieille Marthe n'était point là pour prendre part à la joie générale. Elle était partie et l'on ne savait où elle était allée.

— Nous la retrouverons, dit obligeamment le lieutenant de police.

L'absence de Marthe ne fut pas le seul mécompte. M. de Fulda depuis deux jours n'avait pas reparu chez lui. Il était sorti seul, le soir, sans dire où il allait. Ses amis ne l'avaient pas vu. Ses gens commençaient à être inquiets.

— Nous reviendrons, dit simplement M. d'Argenson.

Emmeline se trouvait fort embarrassée. Elle était restée jusqu'alors absolument étrangère à tous les détails de la vie pratique et, bien qu'elle eût dix endroits où puiser de l'argent à sa volonté, cependant elle n'en connaissait pas un seul. Banquiers, notaires, fournisseurs lui étaient inconnus. Elle ne savait même pas l'adresse de sa couturière et enfin n'avait jamais vu Paris qu'à travers les glaces d'un carrosse. N'ayant jamais vécu par elle-même ; sortie du couvent depuis quelques mois pour être enfermée chez son oncle, peu empressé à lui ouvrir le monde, elle était, dans son ignorance, aussi empêchée qu'une hirondelle tombée sur le pavé.

Où aller ? Que devenir ? Penser à se loger, à vivre, c'était écorçant ; même avec de l'or, la vie lui apparaissait dans une série de problèmes presque insolubles.

Elle avait appris les noms de quelques grands hôtels, mais, dans le trouble qui la gagnait, elle faisait en vain appel à sa mémoire. Et d'ailleurs, qu'était-ce que ces hôtels?... Elle l'ignorait.

Et cependant, avec le nom qu'elle portait, elle n'avait qu'un mot à dire et comme par enchantement elle avait une maison montée.

Qui lui aurait refusé crédit ? Il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne que sa fortune ne lui serait pas rendue.

Après avoir obéi à un mouvement de présomptueuse indépendance, en renonçant à l'abri du couvent, elle se trouvait fort embarrassée. M. d'Argenson était trop fin pour ne pas le deviner, et peut-être jouissait-il de sa confusion.

— Où dois-je vous accompagner à cette heure, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— J'avais pensé à quelque hôtel, répondit-elle.

— Quel est celui que vous préférez ?

— Je ne saurais avoir de préférence, n'en connaissant aucun.

— Il en est où descendent les étrangers que la Banque attire en foule à Paris ; il en est où se logent les gens de province, bourgeois enrichis, marchands et autres espèces... Une personne de qualité, en venant à Paris, descend chez ses parents ou ses amis. Je vois peu d'hôtels qui conviennent à une demoiselle et dont le service puisse suppléer à ce qui vous manque en ce moment. Permettez-moi d'ajouter aussi qu'après ce qui vous est arrivé, vous devez concevoir les dangers de l'isolement.

— Il est vrai, répondit la jeune fille ; cependant j'éprouve je ne sais quelle répugnance à rentrer au couvent, où je serais assurée d'une sécurité complète.

— J'y avais songé pour vous, comme au parti le plus simple ; mais, dès lors que le couvent ne vous plaît pas, c'est le dernier parti auquel il faut vous arrêter. En attendant que vous soyez chez vous... ce qui ne peut tarder bien longtemps, je vous offrirai de partager l'hôtel qu'habite une de mes parentes au Marais. La maison est vaste et comprend trois grands appartements, dont un seul est occupé par madame de Saint-Gélin. Cette dame sera très heureuse de vous recevoir et de pourvoir à tout ce qui vous est nécessaire.

— Vous ne doutez point du bruit que votre réapparition va faire dans Paris, et pendant les premiers jours, si vous n'avez